

Recensions

Neila JRAD, *La ligne d'espérance*, Saint-Denis, Edilivre, 2016, 217 p.

Voici un livre d'entretiens de l'auteure avec Jalila Hafsia. Cette dernière a dirigé trois centres culturels. D'abord celui de la Place Pasteur où j'ai donné, en 1971, ma première conférence publique sur la « situation de la femme écrivain en Tunisie ». Puis le club Tahar Haddad dans la médina de Tunis (1974-1986). Enfin l'espace Sophonisbe de Carthage où a été présenté, en 1998 mon ouvrage *La blessure de l'âne*. L'animation culturelle a donc été le centre de sa vie (p. 17-72).

Plus que les activités multiples des centres qu'a animés J. H., c'est l'optique dans laquelle elle a travaillé qui est intéressante. Se situant délibérément hors du champ politique, n'ayant jamais eu sa carte du Parti, elle a pu regrouper autour d'elle des intellectuels de toutes tendances désirant œuvrer pour une recherche libre et qui ont toujours fait corps autour d'elle. Une liste fournit le nom de 20 personnalités tunisiennes et 38 étrangères reçues par elle. En outre, les difficultés qu'elle a rencontrées de la part du pouvoir permettent d'établir une distinction nette entre les régimes de Bourguiba et celui de Ben Ali. Quelles que furent les opinions du premier, J. H. avait alors affaire à des hommes cultivés qui savaient juger les enjeux. En revanche, c'est le Parti au pouvoir qui voyait d'un mauvais œil des opposants participer à ses activités et exerçait des pressions indiscretes. Dans le second régime, aucun dialogue n'a été possible. Les nouveaux responsables, à partir de 1987, ne connaissaient pas J. H. et les pressions policières étaient quotidiennes, jusqu'au saccage du club par la police en juillet 1999. Au club Tahar Haddad, inauguré par Bourguiba lui-même, le club des femmes avait une place particulière. Il a permis à bon nombre de Tunisiennes de commencer à s'exprimer, à réfléchir ensemble et à créer ensuite des associations diverses.

Un autre pan de la vie de J. H., c'est le journalisme (p. 77-101) qu'elle a pratiqué de 1966 à 1999. C'est d'ailleurs là qu'elle a commencé son existence publique. Cette fonction lui a permis d'accompagner Bourguiba au cours de sa visite au Moyen-Orient. Ses chroniques régulières dans le journal *La Presse* l'ont amenée à traiter de

deux genres de problèmes. D'abord la réalité tunisienne quotidienne des femmes par des enquêtes sur le terrain. Ensuite la recension d'ouvrages littéraires. Aucun des grands écrivains francophones contemporains ne lui a échappé. Elle en parlait aussi dans sa rubrique *Errances* à la Radio tunisienne chaîne internationale.

Enfin, elle écrit (p. 103-122) un roman (*Cendre à l'aube*), des essais (*La plume en liberté, Visages et rencontres*) et son journal (*Instants de vie*, six tomes parus) dont elle a ôté tout ce qui était trop personnel. Pour elle, l'écriture est liée à la solitude et à la liberté.

La partie du livre consacrée à la famille montre bien les nuances à apporter pour juger les diverses branches de la société tunisienne de la seconde moitié du 20^e siècle. Les pages consacrées à l'amitié montrent que cet aspect de sa vie est particulièrement important. Ses affinités sont folie, angoisse, création, ouverture au monde, liberté, amour de la vie, militantisme...

Le livre est émaillé de 84 notes infrapaginales, souvent longues, qui présentent les personnes et les institutions qui ont accompagné l'histoire de la Tunisie telle qu'elle est évoquée par Jalila Hafsia. Domage que certaines de ces notes soient imprécises ou comportent des erreurs (par exemple, Mouvement Tunisien Islamiste au lieu de Mouvement de la Tendance Islamiste, ou Arkoun Marocain au lieu de Kabyle). Les coquilles typographiques sont aussi trop nombreuses, en particulier pour les noms propres (Gérard Philippe au lieu de Philippe). Des dates n'ont pas été vérifiées. Des répétitions auraient pu être évitées.

Jean FONTAINE

Hela OUARDI, *Les derniers jours de Muhammad*, Paris, Albin Michel, 2016, 364 p.

Puisque l'auteure affirme ne rien apporter de nouveau et se contenter de reconstituer les événements dans leur ordre chronologique, il est légitime de commencer par ses sources. Elle a dépouillé 107 ouvrages arabes (p. 263-271) écrits par 84 auteurs, dont les premiers datent de plus d'un siècle après les faits, confrontant les récits sunnites et shiites et s'est appuyée sur une cinquantaine de chercheurs

contemporains anglophones, francophones et italiens (p. 357-361). L'apparat critique de 83 pages est donné en fin de volume.

Le point de départ du livre réside en deux questions : pourquoi Muhammad a-t-il été empêché de dicter son testament trois jours avant sa mort ? Pourquoi son corps a-t-il attendu deux jours avant d'être enterré ? En essayant d'y répondre, elle pense que seule la reconstitution historique permettrait de dépasser la dichotomie du modéré et de l'intégriste, ainsi que le rapport complexe des Musulmans à la mémoire : leur Prophète (contemporain d'Héraclius, de Dagobert et de Boniface V) n'est-il pas devenu un être déshumanisé, écarté de l'Histoire et de la représentation ?

L'enquête commence deux ans avant la mort de Muhammad avec la bataille avortée de Tabûk (septembre-octobre 630), au nord-ouest de l'Arabie, devant les Byzantins. En effet, au retour de cette expédition, près d'al-'Aqaba, le Prophète est victime d'une tentative d'assassinat par ses Compagnons. Il s'abstient de les punir. À Dhirâr, des hypocrites construisent une mosquée dissidente que Muhammad fait raser : la communauté doit demeurer unifiée, toute velléité d'écart combattue. Ces faits contribuent à l'affaiblissement de l'autorité du Prophète durement éprouvé par la mort de son fils Ibrâhîm, âgé de vingt mois, qu'il a eu de sa concubine la Copte Mâria. Il devient taciturne et n'entreprend plus aucune action politique ou militaire. Il décide d'accomplir le Pèlerinage de l'adieu et annonce la fin de sa mission. Les ressemblances du discours qu'il y prononce (diverses harangues rassemblées selon la rhétorique) avec le Coran montrent comment la frontière entre ce dernier et la sunna peuvent disparaître. Sur la route du retour, il désigne son gendre 'Alî pour successeur, provoquant chez ses Compagnons le complot du feuillet maudit, pour tuer Muhammad et écarter 'Alî. La succession va bientôt se jouer, les machinations politiques se mettent en branle.

De retour à Médine, Muhammad est malade : il souffre de maux de tête continus. On le transporte chez 'Â'isha qui devient l'unique témoin de son agonie. Il a encore la force d'envoyer Oussâma, l'enfant de son fils adoptif, en expédition en Syrie, pour éloigner ses Compagnons de sa succession. En Arabie, le Prophète doit faire face au mouvement insurrectionnel des faux prophètes, comme Musaylima,

Aswad et Tulayha, qui contestent son autorité et réfutent le principe même de sa prophétie. Sa mort imminente attise les convoitises, car il est riche des butins de ses expéditions et de nombreuses oasis. Il est au centre d'une manipulation politico-familiale dont `Â`isha tire les ficelles. L'institution du califat est associée aux liens familiaux du Prophète avec ses Compagnons : les quatre premiers califes sont ses beaux-pères et ses gendres.

Au moment de sa mort, neuf épouses et concubines sont présentes. Mais, dans les derniers moments de la vie de son père, sa fille Fâtima est quasiment absente. C'est à sa fille `Â`isha qu'Abû Bakr doit son accession au califat, même si elle espionnait Muhammad pour son propre père. Le jeudi qui précède sa mort, Muhammad demande de rédiger ou de dicter son testament. Il se heurte au refus de `Umar, pour qui le Coran suffit, et la demande provoque une querelle tumultueuse. Son gendre `Alî serait le dépositaire de ses dernières volontés. Elles ne concernant pas l'extension de sa religion dans le reste du monde. Celui qui assure la fonction de l'imamat est implicitement reconnu pour assurer le califat. Les épouses et les Compagnons du Prophète n'ont respecté ni ses ordres ni ses volontés durant sa dernière maladie.

Quel mal emporte en quelques semaines le Prophète jusqu'alors en bonne santé ? Est-il mort empoisonné par Zaynab une Juive voulant se venger de la mort des siens ? Le fait de formuler la question est significatif. A-t-il succombé à une pleurésie mal soignée ? Avait-il 63 ans comme le veut la Tradition ou seulement 50 ans ? Peu de temps avant de mourir, Muhammad est plongé dans une profonde inquiétude en raison des malheurs qui se sont succédé pendant les derniers événements de sa vie. S'il part avec le sentiment du devoir accompli, le thème de la discorde entre les Musulmans après lui reste très présent. Après d'intenses souffrances, il s'éteint le lundi 8 juin 632, au coucher du soleil. La nouvelle de sa mort s'abat sur Médine come un cataclysme, par peur de l'imminence de l'apocalypse. Le Coran se révèle alors comme un outil efficace de gestion des émotions collectives. Mais de nombreuses tribus arabes se soulèvent quand même. Persuadés qu'il va ressusciter, les Musulmans tardent à enterrer Muhammad. Son gendre `Alî officie durant la toilette mortuaire. Le

cérémonial de la prière mortuaire et de la mise au tombeau, dans la pièce même de la mort, a lieu au milieu de la nuit. Les deux premiers califes profitent de la stupeur générale pour prendre le pouvoir.

Pour les premières générations de Musulmans, le Prophète n'est pas l'objet d'un culte sacré. Jusqu'en 707, date de l'agrandissement de la mosquée de Médine, ils ne savent pas avec précision où il est enterré. C'est seulement trente ans plus tard que son nom est mentionné pour la première fois dans une prière. La mention du Prophète est devenue une puissance de légitimation religieuse lorsque le calife omeyyade a eu besoin d'appuyer ses revendications politiques. À cette époque, a lieu la constitution définitive du corpus coranique avec l'imposition d'un codex unique.

En plus des données contrastées et paradoxales, restent des inconnues : le nombre exact de ses enfants, sa date de naissance, sa biographie avant la révélation soit les deux tiers de son existence, le rôle du moine nestorien Bahîrâ, celui de Waraqa cousin de Khadîjaqui reconnaît la prophétie de Muhammad sans se convertir à l'islam, la place de la défaite cinglante de Mo'ta face aux Byzantins quelques années avant la disparition du Prophète. On est tenté de faire coïncider le moment de la mort du Prophète avec celui de la naissance de l'islam, comme si la nouvelle religion n'avait pu émerger qu'après la disparition physique de son Prophète. Muhammad avait commencé à prêcher pour restaurer la foi abrahamique.

L'auteure aborde ensuite les révélations des sources non musulmanes (p. 239-244 et 352-353). Selon les écrivains chrétiens du VII^e siècle, donc de près d'un siècle antérieurs aux chroniqueurs musulmans, Muhammad aurait mené une campagne à Gaza en 634, donc deux ans après la date de sa mort selon les Musulmans. La Tradition musulmane, faisant de Médine le point d'arrivée du Prophète viserait à légitimer la conquête militaire de Jérusalem. Quant aux sources musulmanes (p. 245-252 et 354-356), Coran, hadiths, biographies canoniques, aucune n'est contemporaine à l'avènement de l'islam. Elles recèlent des caractéristiques littéraires, les chaînes de garants, qui rendent leur lecture laborieuse. Il s'agit alors d'extraire l'histoire de l'islam de l'emprise du dogme religieux et d'une vision apologétique. L'écriture de l'histoire musulmane traditionnelle, dans le but

de créer un passé nouveau au service du pouvoir politique, ressemble étrangement à l'entreprise des scribes juifs qui, au retour de l'exil à Babylone, ont entrepris de rédiger la Bible.

Malgré de nombreuses incertitudes de détail et la confusion qui y règne, l'auteure réussit à montrer la cohérence globale des sources arabes concernant les derniers moments de Muhammad. Au fil des problèmes soulevés à cette époque, ce sont les questions actuelles qui sont éclairées, comme le lien entre le lieu du culte et le siège du pouvoir politique, le caractère ethnique de la nouvelle religion au point qu'arabité et islam sont confondus, l'obsession de la violence qui doit en permanence être contrôlée, l'islam religion de la fin de l'Histoire, le sentiment inconscient de culpabilité derrière le déchaînement passionnel que suscite aujourd'hui la moindre atteinte à l'image de Muhammad, les diverses appréciations de l'organisation sociale.

J. F.

Cornelis PIJNACKER, *Description historique des villes de Tunis, d'Alger et d'autres se trouvant en barbarie (1626)*, Alger, ENAG, 2015, 270 p. ill.

Le texte est précédé d'une longue introduction (p. 5-49) de Gérard van Krieken. Ce dernier a déjà publié trois articles substantiels dans la revue *IBLA* : « Trois représentants hollandais à Tunis (1616-1626) » en 1976, « Hammûda Pacha et le port de La Goulette » en 1988 et « La Haye : Relations diplomatiques et consulaires d'après les archives néerlandaises (1607-1884) » en 2008.

Au début du XVII^e siècle, les corsaires barbaresques remplacent leurs galères par des voiliers leur permettant de rattraper les navires marchands et d'échapper aux navires de guerre. Cette modernisation est due à deux corsaires européens l'Anglais John Ward et le Néerlandais Simon de Danser. Sans les revenus de la course, Alger est vouée à la ruine financière. La course pèse moins sur l'économie à Tunis. Aux Pays-Bas, surtout envers les navires espagnols, nul ne s'y oppose : l'État touche 20 % des prises. Après Naples, Alger est la ville la plus peuplée de cette partie de la Méditerranée. Les marins sont souvent des renégats sud européens. Les Barbaresques apprécient l'Europe comme

débouché pour leur butin, surtout par le port franc de Livourne, grâce aux Juifs : Alger a besoin de ses ennemis européens. L'esclave devient un investissement financier. Il loge dans un bague. Les pères rédempteurs libèrent environ 200 esclaves par an. L'autorité du sultan ottoman d'Istanbul n'est pas toujours respectée. Le vrai pouvoir est entre les mains de la milice des janissaires, environ 10 000 enrôlés en Anatolie.

À partir de 1590, les navires marchands néerlandais mouillent dans les ports italiens pour décharger du blé. Ils retournent avec agrumes, vin, coton et soie. Certains effectuent le transport entre Livourne et Tunis. D'autres se mettent à la contrebande avec Alger. Malgré la paix de 1612, l'Empire ottoman n'en respecte guère les clauses et les navires néerlandais en subissent les effets. Wijnant de Keyser, nommé consul à Alger en 1616, se fatigue à faire libérer une centaine d'esclaves néerlandais moyennant rançon. Il se rend à Tunis avec le même objectif. La remise en liberté d'un navire capturé est aussi difficile. Le refus par Alger de libérer certains captifs incite les Pays-Bas à lui déclarer la guerre en 1618 tout en continuant à proposer des traités de paix, notamment avec Jan Manrique. C'est sur ces entrefaites que Cornelis Pijnaker, professeur de droit à l'université de Croningue et ayant une connaissance rudimentaire des langues orientales, est nommé ambassadeur à Alger en 1622. Il y reste huit mois. Un de ses objectifs était de s'opposer aux Espagnols. Une fois réglé un premier traité, il se rend à Tunis en octobre de la même année pour y signer un traité avec le Dey.

De retour à La Haye, Pijnaker envisage le projet d'obtenir l'ancienne concession française de Stora pour servir de base navale au commerce et aux opérations contre l'ennemi espagnol. S'il ne réussit pas dans cette entreprise, il est quand même considéré comme le spécialiste des affaires barbaresques. Il retourne vers Alger de septembre 1625 à mars 1626, en tant qu'ambassadeur et marchand, pour obtenir un nouvel accord, moyennant finances comme d'habitude. Il se rend alors à Tunis où il reste trois mois et réussit à obtenir le fameux accord 'navire libre-cargaison libre'. Cependant ces deux traités ne sont pas ratifiés par les États-Généraux néerlandais. Pijnaker reprend ses fonctions à l'université de Francker. Il meurt en 1645.

RECENSIONS

De ses deux voyages à Alger et à Tunis, en plus de quatre traités, il rapporte les notes qui lui permettent d'écrire le présent livre dont une copie existe aux Archives nationales de La Haye. Il connaît en 1975 une édition néerlandaise. Ce livre est comparable à ceux de ses contemporains : l'Italien Giambattista Salvago, le Père François Dan, le Belge Jean-Baptiste Gramaye, le Portugais Joao Mascarenhas et l'Anglais Robert Ellyat. L'auteur est un savant de la Renaissance qui cherche à savoir. Il a consulté les auteurs classiques et modernes qui faisaient autorité.

Le texte de l'auteur (p. 51-240) est traduit en français par Marie-Agnès de Bruijn-Jolivet et Gérard van Krieken qui assure également les notes infrapaginales. Il est réparti en une cinquantaine de chapitres. Il commence par une description de la situation avant ses voyages. Après quatre chapitres sur sa mission, il décrit longuement la ville d'Alger, son système politique et les coutumes de ses habitants. La Tunisie apparaît à propos de différents sujets : monnaies et mesures, aumônes, fêtes, circoncision, clergé, prière, superstitions, religion, couleurs, peste, délivrance des femmes, poissons, tortues, chameaux, chevaux (ch. 23 à 39). Suit alors la description de la Tunisie : Bizerte, Utique, la Medjerda, Carthage, Tunis, Tozeur (p. 197-240). On trouve enfin les sources du livre, la bibliographie, les illustrations dont des dessins de l'auteur et l'index.

J. F.